

Réflexions sur l'article « Dogmes » du *Portatif*

Sylvain Menant

Université Paris-Sorbonne (Paris IV)- CNRS

Cellf 17°18° ,UMR 8599

On partira de quelques observations sur le texte de l'article « Dogmes » du *portatif* pour aller vers une mise en perspective de cet article dans l'ensemble du recueil et dans l'ensemble de la pensée de Voltaire, marquée par une relation complexe à l'altérité.

Il ne faut pas perdre de vue que les articles du *Portatif* ne sont pas des textes indépendants, même s'il sont sans doute pour la plupart été composés indépendamment les uns des autres, et non d'affilée. « Dogmes » constitue un des ajouts de 1765. J. M. Moureaux qui a édité ce texte dans la savante édition des Oeuvres Complètes publiées à Oxford (1994, volume dirigé par Ch. Mervaud) se demande pourquoi le texte ne figure pas déjà en 1764 dans la première édition du *Portatif* , puisque la critique interne permet de conjecturer qu'il était écrit dès 1763. On peut proposer une réponse à cette intéressante question : c'est que Voltaire a soigné les effets de composition dans le volume de 1764, et prend des précautions pour ne pas froisser un public à la fois sceptique et respectueux de l'ordre établi. Les attaques se radicalisent dès 1765, après le succès qu'a connu la première édition, car Voltaire s'adresse maintenant à un public plus large avec lequel il faut être moins elliptique.

Dans l'édition Varberg de 1765, l'enchaînement se fait avec l'article *Dieu*, qui lui est présent dès 1764. Cet article se termine par une mise en garde amusante contre les disputes métaphysiques. L'article « Dogmes » apparaît alors comme une radicalisation dramatisée de cette attitude : les dogmes, désignés par leur nom théologique, sont qualifiés en conclusion d' « idées creuses », et cette condamnation est préparée dans l'esprit du lecteur par une série de mises en scène expressives.

Le *Portatif* est l'œuvre d'un vieil écrivain : Voltaire a soixante-dix ans en 1764, et il écrit depuis beaucoup plus d'un demi-siècle. Il a acquis une immense culture, celle d'un lecteur infatigable et curieux, à la fois familier des écrits du passé et de l'actualité littéraire. Tous les textes du *Portatif* fourmillent donc de renvois à des savoirs divers, et aussi d'échos de ses oeuvres antérieures. Il y a un matériau voltairien, sans cesse repris et réutilisé, que les lecteurs du temps reconnaissent comme tel, et utilisent pour attribuer au patriarche des oeuvres anonymes comme le *Portatif*. Il faut donc aujourd'hui lire le texte avec un arrière-plan formé des lectures de Voltaire et de ses autres oeuvres. Les références, ici, renvoient , du côté des sources, au Coran et aux Hadiths, ces commentaires ou compléments du Coran, à la légende dorée, aux historiens latins, à Brantôme, à Bayle, à Calvin, à l'Encyclopédie, mais aussi, dans l'œuvre de Voltaire lui-même, à *La Pucelle*, *La Philosophie de l'Histoire* ou à *l'Essai sur les mœurs*. Toutefois, ce qui n'a pas été signalé jusqu'ici, la source essentielle qui fournit son inspiration et son mouvement au texte est *l'Apocalypse* de Jean, visions prophétiques des chapitres 4 et 7. L'apôtre Jean, un des premiers disciples de Jésus, envoie aux premières communautés chrétiennes d'Asie le récit d'une vision qu'il a eue dans l'île de Patmos. C'est un texte familier non seulement à Voltaire, lecteur assidu quoique critique de la Bible au moins depuis Cirey, mais aussi à ses lecteurs qui fréquentaient inévitablement les églises, où des passages du texte de Jean étaient lus, comme aujourd'hui, au moins une fois dans l'année. Le texte de l'Apocalypse fournit au texte de Voltaire son ton exalté, le cadre d'une vision, la présence de trônes, celle d'une foule immense rassemblant l'humanité. Il s'agit dans les deux textes d'un tableau du jugement dernier, de la fin de l'Histoire. Les éléments bibliques sont repris ici dans une intention satirique évidente, mais aussi pour donner une sorte de solennité au jugement que l'écrivain va porter sur les peuples et sur leurs croyances, sur l'ensemble des acteurs de l'Histoire. Il s'agit de souligner de façon emphatique le renversement que tente d'opérer le philosophe : ce ne sont plus les infidèles, mais les croyants, que la fin de l'Histoire juge et condamne.

Cette apocalypse philosophique est présentée dans une succession de scènes de jugement : le cardinal de Lorraine, figure catholique, et Clavin, figure protestante, tous deux allumeurs de bûchers ; un jésuite et un janséniste ; puis des religieux de toutes sortes de religions, qui veulent imposer des dogmes contradictoires. Enfin la loi nouvelle est annoncée au nom d'un Dieu que Voltaire dit que la définition est indifférente : cette loi nouvelle est le refus de juger les hommes sur leurs opinions, et la décision de ne les juger que sur leurs actions. Ainsi est soulignée l'indifférence en matière de croyances, et le primat absolu de la morale. On remarquera que la réflexion finale paraît d'abord sans rapport évident avec l'ensemble de l'article : mais en fait, elle suggère qu'il existe une justice universelle (parce que rationnelle) qui s'oppose aux opinions diverses que reflètent les codes nationaux, la diversité des lois, les façons de penser divergentes des divers pouvoirs politiques et judiciaires à travers le monde. Car l'article « Dogmes » constitue bien une réflexion sur la diversité humaine, que devrait pouvoir corriger le progrès de la raison telle que la distingue le philosophe, et donc sur la relation entre moi et les autres, entre Voltaire et tous ceux qui ne semblent pas obéir aux mêmes évidences que lui.

On a souvent défini l'esprit des Lumières comme la remise en question d'une vision du monde au centre de laquelle se trouvait l'Europe chrétienne, et d'innombrables œuvres en effet tendent à cette remise en question, ou l'adoptent comme principe dynamique. Le premier mouvement est en effet un mouvement de rejet, que met en scène de façon piquante l'article « Dogmes », dans une sorte d'apocalypse des *autres* : « Je voyais arriver à droite et à gauche des troupes de fakirs, de talapoins, de bonzes, de moines blancs, noirs et gris [...] et l'huissier des juges criait : « Aux Petites Maisons, aux Petites Maisons ! »¹. Tous ces fous s'opposent à un *je* sage. Mais le second mouvement est une remise en question de soi : l'article « Convulsions » du même *Dictionnaire philosophique* prend pour cible le fanatisme des Français et conduit à un mouvement d'humilité : « Et nous osons, après cela, nous moquer des Lapons, des Samoyèdes et des nègres ! »² et ici le *nous* englobe avec les fanatiques leurs frères et leurs compatriotes, qui partagent peu ou prou la même culture, sinon les mêmes convictions. Cette remise en question s'accorde avec un certain relativisme du goût, que développe l'article « Beau, beauté » : « Demandez à un crapaud [...] Interrogez un nègre de Guinée [...] Interrogez le diable [...] ». Mais le goût peut être maîtrisé par la raison, que les *autres* n'écoutent guère, méritant d'être qualifiés d'« esprits faux » (c'est le titre d'un article du *Dictionnaire philosophique*) et d'« énérgumènes » : « Ils raisonnent de travers toute leur vie, et j'en suis fâché pour eux »³. C'est-à-dire : je n'y peux rien. Voltaire n'est pas le prédicateur d'une mission destinée à convertir l'humanité aux enseignements de la raison. Cette démarche de conversion est envisageable pour une élite dont il fait partie, mais non pour les autres. « Défaisons-nous de tous nos préjugés quand nous lisons d'anciens auteurs, et que nous voyageons chez les nations éloignées [...] La nature est la même partout, et les usages partout différents »⁴. Mais jusqu'à quel point la mise en œuvre de cette conviction est-elle possible ? Voltaire, par imprégnation personnelle ou pour établir une nécessaire complicité entre lui et ses premiers lecteurs, qui sont des membres de la bonne société européenne et d'abord française, privilégie comme évidents les codes de cette bonne société. C'est ce que souligne l'évocation des usages de la table. « Quiconque aime les prophéties d'Ezéchiel mérite de déjeuner avec lui »⁵, c'est-à-dire, selon l'interprétation de Voltaire, de manger des tartines d'excrément. Ou bien encore : « En effet, pourquoi les Juifs n'auraient-ils pas été anthropophages ? C'eût été la seule chose qui eût manqué au peuple de Dieu pour être le plus abominable peuple de la terre »⁶. C'est à table que se reconnaît l'honnête homme : c'est lui, le *même*, auquel s'oppose et qui définit par défaut l'*autre*. L'honnête homme, et non le savant, le cuisinier, l'honnête homme qui est homme en plénitude. Comme le dit la conclusion du conte *Gertrude ou l'éducation d'une fille*, qui vante les vertus d'une maison de la bonne société :

¹ Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, « Dogmes » (1765), éd. citée, p. 169.

² *Ibid.*, « Convulsions », p. 148.

³ *Ibid.*, « Esprits faux », éd. citée p. 179.

⁴ *Ibid.*, « D'Ezéchiel », éd. citée, p. 179.

⁵ *Ibid.*, *ibid.*

⁶ *Ibid.*, article « Ange », éd. citée p. 42

Les plus honnêtes gens y passèrent leur vie.
Il n'est jamais de mal en bonne compagnie⁷.

Dans cette perspective, les *autres* de Voltaire par excellence sont les Juifs, « le plus abominable peuple de la terre », et l'*autre* absolu de Voltaire est Jésus, l'antithèse de ce citoyen distingué, bien intégré, élégant et brave qui est pour l'écrivain son semblable, son frère: « un Juif de la populace, condamné au dernier supplice pour avoir mal parlé des magistrats à cette populace, et suant d'une sueur de sang dans l'angoisse et dans la frayeur que lui inspirait la mort »⁸.

On voit qu'il y a dans le principe une utilisation et un dépassement de l'altérité des hommes, d'autres peuples, d'autres temps, d'autres milieux. Mais l'effort rationnel que supposent cette utilisation et ce dépassement se heurte chez Voltaire (et chez son lecteur de prédilection) à un idéal de civilisation qui constitue un autre pôle de sa philosophie : comme le montrent tant de pages du *Siècle de Louis XIV*, cet idéal a été atteint à la fin du XVIIIe siècle, et Voltaire vit profondément son adhésion à cet idéal. Même les Français du XVIIIe siècle sont devenus les autres de Voltaire parce qu'ils sont décadents, des Welches⁹. Chez Voltaire, l'identité est instable, l'altérité envahissante.

La mise en évidence de l'étrangeté des autres est aussi ce qui domine la peinture des Anglais dans les *Lettres philosophiques*. Rappelons simplement que le premier Anglais que rencontre le lecteur est un quaker, c'est-à-dire le plus original des réformés, le plus différent des catholiques français que connaît le lecteur visé¹⁰ ; rappelons que l'une des rares lettres qui nous initient au mode de vie des Anglais porte sur « l'insertion de la petite vérole » et commence par souligner l'étrangeté des Anglais dans les yeux des autres Européens : « On dit doucement dans l'Europe chrétienne que les Anglais sont des fous et des enragés, des fous, parce qu'ils donnent la petite vérole à leurs enfants pour les empêcher de l'avoir, des enragés parce qu'ils communiquent de gaîté de cœur à ces enfants une maladie certaine et affreuse »... et symétriquement est soulignée l'étrangeté des autres Européens aux yeux des Anglais : « Les autres Européens sont des lâches et des dénaturés »¹¹ (parce qu'ils ne vaccinent pas leurs enfants). La même lettre redouble l'étonnement du lecteur en présentant le peuple de la Circassie : « Quand malheureusement il n'y a point de petite vérole dans le pays, on est aussi embarrassé qu'on l'est ailleurs dans une mauvaise année »¹². L'attitude paradoxale des Circassiens, toute contraire à celle des Français ou en général des autres peuples, ne concerne pas seulement la variole ; elle porte aussi sur l'éducation des filles : « Les Circassiens sont pauvres, et leurs filles sont belles, aussi ce sont elles dont ils font le plus de trafic ; ils fournissent de beautés les Harems du Grand Seigneur [...] ils élèvent ces filles en tout bien et en tout honneur à caresser les hommes, à former des danses pleines de lasciveté et de mollesse[...] ces pauvres créatures répètent tous les jours leurs leçons avec leurs mères, comme nos petites filles répètent leur catéchisme sans y rien comprendre »¹³. On le voit, en soulignant l'étrangeté de peuples lointains ou simplement insulaires, Voltaire suggère que nous aussi méritons d'être regardés comme « les autres » d'un observateur objectif — mais le but est d'abord de piquer et de faire sourire par des renversements choquants de la moralité commune.

C'est évidemment dans un livre comme *l'Essai sur les mœurs*, ou dans le texte qui lui sert de préface, *La Philosophie de l'Histoire*, que la diversité des peuples et des civilisations est exploitée à fond, et d'abord présentée avec la plus grande richesse : l'exploration des autres est presque infinie, et il existe toujours une réserve d'étonnement devant les mœurs des autres. « Les prêtres d'Egypte nourrissaient

⁷ Voltaire, *Contes en vers et en prose*, éd. S. Menant, Paris, Classiques Garnier, t. I, p. 357.

⁸ Voltaire, *Catéchisme de l'honnête homme*, dans *Mélanges*, éd. J. Van den Heuvel, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1961, p. 658

⁹ Voltaire, *Discours aux Welches*, *ibid.*, p. 685.

¹⁰ Du moins par l'édition en français. L'existence d'une version anglaise contemporaine de la première édition française entraîne une double lecture des *Lettres philosophiques*, surtout pour ce qui concerne l'effet recherché par l'auteur quand il présente des particularités des Anglais.

¹¹ Voltaire, *Lettres philosophiques*, éd. G. Lanson, Paris, Droz, 1957, t. I p. 130 (XIe lettre).

¹² *Ibid.*, p. 131.

¹³ *Ibid.*, p. 131.

un bœuf sacré, un chien sacré, un crocodile sacré ? Oui. Et les Romains eurent aussi des oies sacrées ; ils eurent des dieux de toute espèce ; et les dévotes avaient parmi leurs pénates le dieu de la chaise percée, *deum stercutium*, et le dieu Pet, *deum crepitum* »¹⁴. Dans ce raccourci on aperçoit le principe de composition de l'*Essai sur les mœurs* : il s'agit de rassembler des informations, de préférence pittoresques, sur les diverses manières de vivre, de penser, de croire, des peuples de la terre. Le projet est celui d'une vaste synthèse ou plutôt d'une somme, comparable au dictionnaire de Bayle — mais sans les ruptures de l'ordre alphabétique et la dispersion dans une nuée d'articles. Ou bien comparable à *L'Esprit des Lois*, mais sans l'organisation thématique et *more geometrico* qui en rend la lecture ardue. Dans l'*Essai sur les mœurs*, Voltaire fait défiler les peuples : de la Chine, des brachmanes de l'Inde, de la Perse, de l'Arabie, de l'Italie... « L'Anarchie féodale en France, coutumes féodales [...], superstitions horribles, autres superstitions »¹⁵. Les autres sont des peuples lointains, mais aussi des peuples des siècles lointains. Ce sont les profondeurs de l'espace terrestre, mais aussi les profondeurs du temps qui enfantent ces humanités différentes, étranges, effrayantes souvent, mais toujours curieuses, capables de réveiller la curiosité et l'intérêt des lecteurs arrachés aux lieux communs de la littérature usuelle, à la topique romanesque, aux figures convenues de la poésie, aux conventions pastorales. C'est une autre manière d'écrire la littérature que fournissent « les autres » de l'écrivain et de ses lecteurs.

Voltaire aime la bigarrure et les surprises constamment renouvelées que ménagent tous ces peuples et ces personnages venus de partout et de tous les temps qui se pressent, se côtoient, se bousculent dans ses œuvres de toute sorte. Disons même que le recours à des *autres* multiples constitue l'un des éléments les plus visibles de son esthétique, quels que soient les genres qu'il pratique. Cet élément est particulièrement important dans le *Dictionnaire philosophique*. Le développement des divers articles qui constituent cette parodie de dictionnaire conduisent bien tous (ou presque tous) à une conclusion méditée, le rejet du christianisme. Mais ces développements sont confiés à des étrangers pour la plupart, s'enracinent ou semblent s'enraciner dans des expériences, des cultures, des morales aux tonalités toutes différentes. C'est l'Indien qui dit à son bonze : « J'ai la foi ; vous voulez que Vistnou ait passé par cinq cents incarnations, cela vous vaut cinq cents roupies de rente : à la bonne heure ! »¹⁶. C'est le Japonais chez qui il y a douze traiteurs, « premièrement les Breuneh, qui ne vous donneront jamais de boudin ni de lard [...] les pispates, qui aimeraient cent fois mieux manger pour cent écus de turbots, de truites, de soles, de saumons, d'esturgeons, que de se nourrir d'une blanquette de veau qui ne reviendrait pas à quatre sous »¹⁷, et bien d'autres, et les canusi qui aiment « fort le bœuf et une certaine pâtisserie qu'on appelle en japonais du pudding »¹⁸. Ainsi surgissent des autres encore plus autres, parce que ce sont des autres déguisés (ici, des Anglais déguisés en Japonais). Ce sont les Chinois, Kou et Cu-Su, qui évoquent la croyance en Fo, qui « était descendu [...] du quatrième ciel, et avait paru en éléphant blanc »¹⁹. Tous ces coups d'œil chez les autres font comme un kaléidoscope très amusant, dont les effets littéraires sont parfois résumés dans une vision condensée où se rassemblent des autres, dont l'altérité par rapport à l'auteur et au lecteur visé se double d'une altérité entre eux : « Si votre nourrice vous a dit que Cérès préside aux blés, ou que Vichnou et Xaca se sont fait hommes plusieurs fois, ou que Sammocodom est venu couper une forêt, ou qu'Odin vous attend dans sa salle vers le Jutland, ou que Mahomet [...] vous en tenez pour la vie »²⁰. Autant de sociétés différentes fondées sur des préjugés différents : Voltaire ne se lasse pas d'énumérer gaîment ces savoirs qui l'attristent.

¹⁴ *Essai sur les mœurs*, introduction, éd. Lequien, Paris 1820, p. 103.

¹⁵ *Ibid.*, table des chapitres, 1 ; 6 ; 38 ; 39. Ed. citée, p. 562-567.

¹⁶ Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article « Foi » (1765), éd. R. Pomeau, Paris, GF, p. 195.

¹⁷ *Ibid.*, « Catéchisme du jardinier », p. 99.

¹⁸ *Ibid.*, *ibid.*

¹⁹ *Ibid.*, « Catéchisme chinois », p. 77.

²⁰ *Ibid.*, « Préjugés », p. 323

Ce bariolage des autres, cette bigarrure, ce musée de l'altérité, ce zoo des diverses humanités caricaturales ne peuvent entrer dans un *style*, ne peuvent former le fond d'une esthétique littéraire que puissamment unifiés par la présence permanente et sensible de l'écrivain qui anime, interprète et juge toutes ces figures de l'altérité. Les traits d'ironie, la mise en ordre des éléments ethnographiques, les commentaires à la première personne, les questions au lecteur assurent cette présence de Voltaire : les autres sont mis au service littéraire d'un moi rayonnant. Voltaire, dernier des écrivains baroques, crée ainsi un effet monumental, celui d'une construction puissamment significative, dans le foisonnement des détails de diversion²¹.

Mais au début de *La Philosophie de l'Histoire*, Voltaire rappelle qu'Emilie Du Châtelet, pour qui il a composé l'*Essai sur les mœurs*, voulait que l'on tirât de cette exploration de la diversité humaine « des vérités utiles »²². Quelle est donc chez Voltaire l'utilité philosophique des *autres*, dont le défilé pittoresque fait l'attrait de l'article « Dogmes » ?

En présentant des groupes humains, peuples d'aujourd'hui ou d'hier, dont les pratiques ou les croyances révoltent la raison ou les préjugés du lecteur, Voltaire stimule évidemment la réflexion critique. Cette évidence appelle deux remarques. D'abord sur la raison ou les préjugés : il s'agit de provoquer une réaction du lecteur, mais cette réaction peut être fondée sur des préjugés contestables du point de vue de Voltaire lui-même (ainsi quand l'indifférence des Circassiens à la vertu de leurs filles est mise en valeur par un appel aux réflexes chrétiens en faveur de la chasteté et de la virginité). D'autre part, la réflexion critique conduit d'abord à un rejet de l'autre : les Egyptiens, les Indiens pensent si différemment des hommes et des femmes de l'Europe du XVIIIe siècle qu'ils peuvent être montrés du doigt et tournés en dérision comme des repoussoirs, l'exemple de ce qu'il ne faut pas penser, de ce qu'il ne faut pas faire. C'est le premier mouvement, qui relève du comique ou du satirique. Mais cette réaction critique doit conduire à une seconde attitude : Voltaire suggère un regard critique sur les propres croyances et pratiques du lecteur européen. Ainsi, la mise en question des pratiques des Circassiennes (qui apprennent les techniques de la volupté à leurs filles) conduit à une mise en question des pratiques des mères européennes, qui apprennent le catéchisme chrétien à leurs filles, catéchisme qui constitue lui-même le fondement de la morale sexuelle et familiale sur laquelle repose le premier réflexe de jugement du lecteur : « ces pauvres créatures répètent tous les jours leurs leçons avec leurs mères, comme nos petites filles répètent leur catéchisme sans y rien comprendre »²³. Ce sont ces quatre derniers mots qui indiquent au lecteur le cheminement que doit suivre sa pensée : le catéchisme, fondement du jugement moral spontané du lecteur de formation chrétienne, est dénué de la cohérence logique qui justifierait ce jugement et la condamnation des Circassiennes. Ainsi la multiplicité des évocations des autres peuples conduit à un relativisme religieux et moral salutaire selon Voltaire, parce qu'il est le chemin vers un comportement philosophique moderne. Mais les règles et les conséquences concrètes de ce comportement philosophique restent habituellement implicites, car leur expression claire susciterait d'infinis débats destructeurs de l'effet recherché par Voltaire.

Ainsi se réalise l'édification expérimentale d'une anthropologie pessimiste. La stratégie de Voltaire suppose une certaine confiance dans la réactivité du lecteur auquel Voltaire s'adresse par prédilection ou, pour employer une terminologie que l'on applique plus volontiers à des genres peu voltairiens, une sorte de pacte entre auteur et lecteur, ce lecteur acceptant, au moins le temps de la lecture, d'entrer dans le jeu de Voltaire et de se laisser entraîner à une remise en question des bases idéologiques de sa vie et de la société où il vit. Ce pacte de confiance, ou même de connivence, est renforcé par le rejet des autres, de ceux qui, enfermés dans un passé lointain ou rendus inaccessibles par la distance géographique, sont exclus de la lecture des œuvres de Voltaire. Le lecteur se trouve ainsi avoir un

²¹ Le cas des tragédies « exotiques », telles *Zaïre* ou *Les Guèbres*, mériterait dans cette perspective une étude que le cadre de cette contribution ne permet pas de conduire.

²² Voltaire, *La Philosophie de l'Histoire*, en tête de l'*Essai sur les mœurs*, éd. citée, p. 3.

²³ Voltaire, *Lettres philosophiques*, éd. cit., p. 131, lettre XI.

statut privilégié : « Que de choses à dire sur tout cela ! Lecteur, c'est à vous de les dire vous-même »²⁴. Par opposition à ce lecteur, si proche de l'auteur qu'il peut continuer le discours laissé inachevé, une multitude d'hommes inaccessibles à son discours, les *autres*, constitue l'horizon anthropologique de Voltaire. Pour faire court, je citerai la conclusion d'une longue énumération de peuples superstitieux et barbares, dans *La Philosophie de l'Histoire* : « On pourrait faire des volumes sur ce sujet ; mais tous ces volumes se réduisent à deux mots ; c'est que le gros du genre humain a été et sera très longtemps insensé et imbécile ; et que peut-être les plus insensés de tous ont été ceux qui ont voulu trouver un sens à ces fables absurdes, et mettre de la raison dans la folie »²⁵. Comme il l'écrit un peu plus loin, « la nature étant partout la même »²⁶, le règne du préjugé et des fausses évidences submerge partout les sociétés humaines. Partout, sauf au moins dans l'espace d'écriture et de lecture que crée l'œuvre littéraire.

Le regard sur les autres, l'invitation qui leur est faite d'envahir l'œuvre voltairienne, ne sont donc pas seulement un puissant ressort esthétique : ils sont d'une utilité fondamentale, parce que le lecteur est ainsi mis en garde contre les autres et contre lui-même, et incité à une réforme radicale.

²⁴ Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, éd. citée, p. 324, « Prêtre » (1765).

²⁵ Voltaire, *La Philosophie de l'Histoire* en tête de l'*Essai sur les mœurs*, éd. citée, p. 22-23.

²⁶ *Ibid.*, *ibid.*

